



Journal de la Société
des Océanistes

Journal de la Société des Océanistes

120-121 | Année 2005
Ethnoécologie en Océanie

Christine A. Hemming, *The Art of the French Voyages to New Zealand. 1769-1846*

Auckland, Heritage Press Ltd., 2000

Christian Coiffier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/500>

DOI : 10.4000/jso.500

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 202-203

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Christian Coiffier, « Christine A. Hemming, *The Art of the French Voyages to New Zealand. 1769-1846* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 120-121 | Année 2005, mis en ligne le 01 septembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/500> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.500>

jeune lecteur de s'identifier au personnage, dans un univers constitué des éléments de la nature et de la surnature kanak.

Moyen tout à la fois de valoriser le patrimoine kanak et la créativité artistique actuelle, la publication de ce type d'ouvrage est destinée tout d'abord à la jeunesse calédonienne. Ce genre d'initiative est à encourager car elle permet d'apporter des ouvrages de qualité pouvant servir également à l'enseignement des langues kanak dans les écoles. En cela, le petit lexique bilingue pour expliquer les mots et leurs significations symboliques est des plus utile.

L'auteur et l'illustratrice, Réséda Ponga (originaire de Kouaoua) et Laurence Lagabrielle, ont toutes deux bénéficié, chacune dans leur domaine – l'écriture pour la première et l'illustration pour la seconde – d'une formation au centre culturel Tjibaou. Espérons que d'autres suivront cette voie et nous offriront bientôt d'autres ouvrages de cette qualité.

Isabelle LEBLIC
CNRS - LACITO

Christine A. HEMMING, 2000. *The Art of the French Voyages to New Zealand. 1769-1846*, Auckland, Heritage Press Ltd. 91 p.

Ce petit ouvrage est le résultat d'une recherche effectuée en 1998-1999 par Christine Hemming dans le cadre d'une bourse du ministère des Affaires étrangères français. Le texte d'une douzaine de pages (pp. 13-24) est bref, mais le regroupement de reproductions de documents rares et peu connus fait l'intérêt de ce livre. En préambule, trois pages (pp. 9-11) sont consacrées à célébrer l'aventure de la diffusion à travers le monde, depuis 1772, d'une des plus grandes marques françaises de champagne qui a sponsorisé cette publication. Cette grande aventure a abouti, en 1985, à un partenariat avec une société viticole néo-zélandaise dont les vignobles s'étendent dans la région de Marlborough, à l'ouest de la vallée de Wairau que le capitaine Cook visita en 1770.

Dans la première partie de son texte d'accompagnement (pp. 13-18), Christine Hemming montre comment les expéditions françaises de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle se situent dans le sillage des idées humanistes qui émergèrent à l'époque de la Révolution française. Elle expose également comment la création, par les gouvernements post-révolutionnaires, de sociétés savantes, comme la *Société des Observateurs de l'Homme*, la *Société d'histoire naturelle* et l'*Académie des Sciences*, encouragea la publication des résultats des recherches accomplies durant ces voyages dans l'océan Pacifique. Pour l'auteur, les illustrations rapportées viennent confirmer que les objectifs de ces expéditions françaises furent peut-être moins pragmatiques et utilitaristes que celles effectuées par les Britanniques. Elles permirent à la France de développer une recherche scientifique de haut niveau. Ainsi, les spécimens rapportés de Nouvelle-Zélande furent examinés par les plus grandes personnalités scientifiques du nouvellement créé

Museum national d'histoire naturelle : Georges Cuvier, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Adolphe Brongniart et Bory de Saint-Vincent. Les illustrations réalisées par les artistes embarqués à bord des navires sont les reflets de la pensée d'une époque par le choix des sujets et de leurs interprétations. Christine Hemming s'est attachée à rechercher, dans leurs lieux de conservation, les originaux de ces illustrations qui ont été maintes fois copiées et réinterprétées selon l'imagination des copistes et des graveurs. Cependant, il faut reconnaître que leurs publications en a permis une grande diffusion à travers l'Europe et le Nouveau-Monde. À une époque où la photographie n'existait pas encore, ces images demeurèrent les seuls témoignages visuels de la vie de communautés, comme celle des Maori, dont l'existence a été depuis profondément modifiée par la colonisation européenne.

Dans une seconde partie (pp. 18-24), l'auteur présente la dizaine d'expéditions françaises qui firent escales en Nouvelle-Zélande de 1769 à 1846, après le voyage de Louis-Antoine de Bougainville qui ne visita pas ce pays. Surville fut le premier Français à longer les côtes de l'île nord de la Nouvelle-Zélande en 1769, la même année que le capitaine Cook. La peinture de Pottier de l'Horme représentant le chef maori Ranginui (p. 29), capturé par les marins français avant leur départ, sera reprise dans de nombreuses publications pendant plusieurs dizaines d'années. Les dessins d'armes et d'instruments maori divers, comme ceux de villages fortifiés, sont parmi les premiers connus. La seconde expédition française en Nouvelle-Zélande, en 1772, se termina par l'assassinat de son commandant Marion du Fresne par les Maoris. Elle rapportera cependant de beaux dessins de fortifications et d'embarcations (pp. 32-34). Vingt ans plus tard, en 1793, le capitaine Bruny d'Entrecasteaux, parti à la recherche des deux bateaux disparus de Lapérouse, l'*Astrolabe* et la *Boussole*, découvrit la côte nord du pays. Durant cette visite, le peintre Piron réalisera de beaux dessins de Maoris et des croquis de poissons locaux (pp. 37-38).

Il faudra attendre le XIX^e siècle avec le voyage de Duperrey, en 1824, pour voir de nouveaux Français en Nouvelle-Zélande. La réussite de cette expédition scientifique, particulièrement fructueuse, est en partie due à la présence du jeune botaniste René-Primevère Lesson, attaché à l'École navale de Rochefort, et du peintre Jules-Louis Lejeune qui réalisèrent une grande quantité de dessins, dont certains furent réinterprétés, parfois curieusement, à Paris par Antoine Chazal (pp. 39-47). Le plus populaire des explorateurs de cette région est Sébastien-César Dumont d'Urville qui effectua deux séjours en Nouvelle-Zélande, en 1827 et en 1840. L'artiste officiel de sa première expédition, Louis-Auguste Sainson, produisit de très belles aquarelles (pp. 50-52). Edmond-François Pâris dessina de nombreux croquis de bateaux indigènes (p. 62) qui serviront à la réalisation de maquettes conservées aujourd'hui au musée de la Marine. De nombreuses publications scientifiques, illustrant la vie zoologique et botanique néo-zélandaises, furent réalisées à partir de dessins rapportés par Jean-René Constant Quoy et

Pierre-Adolphe Lesson (pp. 58-61). La seconde expédition, en 1840, fut tout aussi fructueuse que la première. Les artistes et naturalistes, Louis Le Breton et Honoré Jacquinot, rapportèrent de nombreux dessins, peintures et croquis. Jacquinot fut d'ailleurs le premier à réaliser l'étude d'un oiseau kiwi (p. 75) qui deviendra par la suite l'emblème de la Nouvelle-Zélande. Le phrénologiste Pierre-Joseph Dumoutier exécuta divers moulages de têtes de Maori (pp. 73-74). Entre ces deux expéditions de Dumont d'Urville eurent lieu trois autres voyages, celui de Cyrille-Pierre Laplace, en 1831, celui de Jean-Baptiste Thomas Médée Cécille (1838-1842) et celui d'Abel-Aubert Dupetit-Thouars, en 1839. Les peintres Barthélemy Lauvergne et Georges Mesnard en furent les illustrateurs (pp. 63-66). Les capitaines Lavaud et de Langlois, sur les frégates de la marine royale l'*Aube* et l'*Allier*, furent chargés d'accompagner, en 1840, des colons sur le bateau *Comte de Paris* affrété par une compagnie privée nanto-bordelaise. Cet épisode rappelle que la France semble bien avoir eu des visées coloniales sur la Nouvelle-Zélande avec l'établissement d'une petite colonie à Akaroa dans l'île du Sud. De la dernière expédition en Nouvelle-Zélande étudiée par Christine Hemming, celle d'Auguste Bérard (1943-1946), on retiendra particulièrement le nom d'un peintre, Charles Meryon. Ce dernier représenta de nombreux croquis d'habitats et de motifs maori qui demeurent des témoignages uniques d'une époque révolue (pp. 83-88). Certains objets maori (hameçons, haches, armes, sculptures...), représentés par les artistes ayant participé à ces diverses expéditions, se trouvent actuellement dans les collections ethnographiques européennes. La comparaison de ces pièces dans leur état actuel avec leur interprétation dessinée par les artistes du XIX^e siècle est particulièrement intéressante.

Les soixante illustrations, dessins, croquis, gravures, lithographies, peintures et moulages (pp. 29 à 88), provenant de ces expéditions, sont des reproductions de documents originaux qui se trouvent conservés dans des institutions néo-zélandaises (Alexander Turnbull Library, *Te Puna Matauranga o Aotearoa* de Wellington, Hocken Library, *Uare Taoka o Hakena*, de l'université d'Otago à Dunedin) et françaises (Archives nationales, Bibliothèque municipale de Rochefort, Bibliothèque nationale de France, musée de l'Homme, Museum national d'histoire naturelle, Service historique de la Marine, Société de Géographie). Les ouvrages d'où sont extraits certaines illustrations sont répertoriés dans une bibliographie très sommaire de deux pages (pp. 89-91) qui mentionne également quelques ouvrages traitant des voyages des navigateurs français dans les Mers du Sud et plus spécialement en Nouvelle-Zélande. Il est fort regrettable que ce joli petit ouvrage, qui est une reconnaissance de l'importante contributions des scientifiques français à l'étude de l'histoire naturelle de la Nouvelle-Zélande, n'ait pas été plus largement diffusé. Ce livre représente, selon son auteur, la première étape d'un grand projet d'inventaire des œuvres des premiers illustrateurs français dans le Pacifique Sud. Il serait souhaitable que les autres volets prévus, la Polynésie fran-

çaise, la Nouvelle-Calédonie et Hawaii, puissent être réalisés.

Christian COIFFIER
Maître de conférences au MNHN

Françoise DUSSART, 2000. *The Politics of Ritual in an Aboriginal Settlement. Kinship, Gender and the Currency of Knowledge*, Washington & London, Smithsonian Institution Press, 269 p.

Lorsqu'à l'automne 1983, Françoise Dussart arrive à Yuendumu en pays warlpiri, elle pense n'y demeurer que deux mois, le temps d'étudier les motifs des peintures corporelles des femmes du lieu. En fait, elle y restera deux années, après avoir pris conscience de la complexité des relations sociales qui se tissent autour de l'appropriation des représentations visuelles liées aux rituels et à la cosmologie warlpiri, puis elle y reviendra à plusieurs reprises sur une période de presque vingt ans. Le livre, qui restitue cette expérience, nous permet aujourd'hui d'appréhender pleinement la complexité entrevue au départ de l'enquête ainsi que l'extraordinaire vitalité des rituels aborigènes dans le contexte contemporain.

Comme le titre de l'ouvrage l'indique, le principal objet des recherches de Françoise Dussart est la dimension politique de la vie rituelle warlpiri – l'étude des rapports qui se tissent concrètement autour des droits à participer à certaines cérémonies, à en transmettre la connaissance et à en diriger le déroulement. Pour l'aborder, l'auteur procède par cercles concentriques de plus en plus serrés, partant des représentations sociales communes à l'ensemble des Warlpiri de Yuendumu pour aboutir aux processus au travers desquels hommes et femmes élaborent et communiquent effectivement les savoirs rituels. Notre résumé ne saurait malheureusement rendre totalement justice à la richesse de l'information présentée et des analyses proposées.

Un premier chapitre est consacré à la cosmologie et à l'organisation sociale. Le terme *Jukurrpa* qu'on traduit en anglais par *Dreaming*, possède aujourd'hui cinq significations différentes – Temps présent ancestral, être même des ancêtres, segment de récit, itinéraire mythique et rêve nocturne – dont l'auteur s'essaye à montrer l'articulation et les chevauchements. Considéré dans sa globalité, le *Jukurrpa* s'identifie avec l'existence warlpiri elle-même dont il est la Loi à la fois sociale et cosmique. Sont ensuite présentés le système de parenté et le système des sous-sections, dans leurs aspects sociaux et territoriaux qui ne se comprennent vraiment bien que rapportés aux relations qui gouvernent la vie rituelle, notamment l'opposition entre « propriétaires » (*kirda*) et « managers » (*kurdungurlu*). Enfin, sont envisagées certaines transformations de ces systèmes imputables à près de quarante années de sédentarisation.

Le chapitre 2 est consacré à une analyse lexicale et chronologique des catégories qu'utilisent les Warlpiri pour parler de leurs rituels. Quatre ensembles terminologiques sont isolés sur la base de distinctions de